

Viande artificielle: enquête dans les labos californiens qui veulent supprimer l'élevage

FIGAROVox/TRIBUNE - Le journaliste Gilles Luneau a mené l'enquête sur l'agriculture dite «cellulaire», c'est-à-dire la viande de synthèse produite en laboratoire. Et s'inquiète des prétentions démiurgiques de ses promoteurs, qu'il est allé rencontrer au coeur de la Silicon Valley.

Gilles Luneau est grand reporter et réalisateur. Il vient de publier [Steak barbare: Hold-up végétal sur l'assiette](#) (éd. de L'aube / Fondation Jean Jaurès, 2020).

FIGAROVox.- Qu'appelle-t-on «viande de culture» et dans combien de temps est-on susceptible d'en trouver dans les rayons de nos supermarchés?

Gilles LUNEAU.- «Viande cultivée» ou «viande propre», ce terme tient de la novlangue en ce qu'il annonce comme étant de la viande un produit issu de la culture *in vitro* de cellules-souches animales.

La viande est la chair d'un animal tué pour le manger. A contrario, la «viande» de culture ne passe ni par l'étape du vivant, ni par celle de la mise à mort. Elle ne peut pas avoir les qualités que confère au muscle d'un animal le fait de vivre, d'être nourri de tout ce que mange le corps auquel il appartient. Elle n'est pas irriguée de réseaux sanguins et lymphatiques, pas habitée de réseaux nerveux lui faisant ressentir une vie de sensations bonnes et mauvaises, pas attachée à des os qui la maintiennent en une tension fortifiante. Elle n'a aucun vécu. Elle n'appartient pas à un être vivant en relation avec des pâtures, avec des congénères, avec la biodiversité sauvage, avec un éleveur qui le soigne, avec un paysage que son action contribue à sculpter. À mes yeux, ce n'est donc pas une viande.

L'abus de langage n'est pas anodin, il vise à mystifier le consommateur. De même, pour les mots «hamburger», «nuggets», «finger», «saucisse», «crevette», «homard», «jambon», «émincé de canard», «pâté» employés par les végétariens pour nommer des ersatz faits avec les techniques de la biologie de synthèse et de la modification génétique. Enfin, les auteurs de ces productions osent se ranger sous le vocable «agriculture cellulaire» qui recouvre en fait une destruction de l'agriculture.

Nous avons affaire au début d'une offensive économique importante.

À San Francisco, vous avez également rencontré des entrepreneurs qui fabriquent de «faux œufs» ou développent des techniques de fermentation pour produire des protéines sans animaux. L'élevage est-il condamné, à terme, à disparaître?

Oui, c'est le même petit monde de l'empire du faux. Outre des faux œufs, on peut fabriquer sans animal des produits laitiers, des fruits de mer, des gélatines, du cuir, de la soie. Nous avons affaire au début d'une offensive économique importante. Les plus grands acteurs

internationaux de l'industrie agroalimentaire investissent aujourd'hui dans ces start-ups pour passer au stade industriel. Les 1 400 milliards de dollars du marché actuel de la viande aiguissent les appétits de pouvoir s'en emparer en se débarrassant du maillon de l'élevage. À terme, c'est une concentration de la fabrication de protéines par quelques multinationales et donc économiquement et politiquement une menace sur la souveraineté alimentaire.

En quoi ces innovations constituent-elles une «rupture économique et culturelle»?

Au-delà de la manière de se nourrir, c'est une rupture de civilisation. Depuis le néolithique, c'est-à-dire depuis les débuts de la domestication des plantes et des animaux il y a 10 000 ans, l'être humain compagne avec la nature. La coévolution est un des fondamentaux de la dynamique des écosystèmes. Comme le souligne Jean-Luc Guichet, le philosophe qui témoigne dans mon livre, le fait de prendre un animal sous sa protection a fait découvrir à l'être humain l'altérité. C'est fondateur de notre civilisation, toutes cultures confondues. Les animaux d'élevage peuplent les contes, les chants, les religions, les traditions culinaires. Le contenu de l'assiette nous relie directement à la nature, aux paysans, aux paysages sculptés par l'agriculture.

Il y a une différence philosophique de taille entre savoir que notre vie dépend de la nature et savoir qu'elle dépend du laboratoire et de l'usine.

Il y a une différence philosophique de taille entre savoir que notre vie dépend de la nature et savoir qu'elle dépend du laboratoire et de l'usine. On change de représentation du monde et par là même on influe sur la construction des identités. C'est un pas de plus dans l'extraction de l'être humain de son écosystème. C'est la porte ouverte au posthumain, à «l'homme augmenté», au transhumanisme.

Qui sont les artisans de cette révolution technologique? Et qui la finance?

Au départ, quelques scientifiques qui trouvent un soutien financier direct auprès de milliardaires de la Silicon Valley. Puis très vite, une génération de jeunes biohackers californiens végétariens s'emparent des possibilités de la biologie de synthèse et de l'intelligence artificielle pour se lancer dans la viande *in vitro* et les ersatz à base de protéines végétales. Ils viennent de la politique, du droit, du monde des affaires, ne connaissent rien à l'agriculture et à la biologie, encore moins à l'écologie mais ils sont tous végétariens et bénéficient du puissant soutien financier des réseaux philanthropiques de l'altruisme efficace où les végétariens et les végétariens sont aux commandes.

L'altruisme efficace est une philosophie et un mouvement dont la figure centrale est le philosophe australien Peter Singer, enseignant aux États-Unis à Princeton. Dans la culture anglo-saxonne où la philanthropie individuelle tient bien souvent lieu et place de politique publique, Peter Singer fait de l'efficacité une morale. Il industrialise le don, calculant à la façon d'un ingénieur les facettes économiques de chaque action charitable. Cette philosophie séduit particulièrement nombre de milliardaires du numérique. L'argent alimente les associations de bien-être animal, les organisations végétariennes, les start-up de nourriture végétariennes et les start-up de viande *in vitro* au motif qu'il faut sauver les animaux et la planète et que tout le monde ne deviendra pas végétarien.

Dans ce livre, vous rapportez d'ailleurs une conversation que vous avez eue avec ce même Peter Singer, le père du mouvement de libération animale. La viande de culture est-elle un projet idéologique, celui de parvenir à un monde exclusivement végétane?

Oui, c'est un projet idéologique au départ. Celui de façonner un monde sans souffrance animale. Un monde où la mort est évacuée de la pensée, ce n'est pas un hasard de retrouver dans cette aventure les transhumanistes et leur rêve de vie humaine pluricentenaire. Mais les végétans n'ambitionnent pas de rendre tout le monde végétalien, d'où la production de viande de synthèse pour tenter de satisfaire les omnivores que nous sommes spontanément. Demeure la volonté de nous imposer un régime. Cette tentation hégémonique est audible dès le départ dans leur acharnement à pervertir le langage jusqu'à inventer la catégorie des flexitariens, pour nous inclure dans leur monde.

Vous avez également tenu à déconstruire quelques fausses vérités concernant l'impact de l'élevage traditionnel sur le climat, la santé...?

L'écho du végétanisme dans la jeunesse tient en partie à l'état général de la planète. L'impact sur les esprits des alertes climatiques, écologiques, sanitaires provoque un grand désarroi. Les réponses sont complexes.

Les arguments des végétans sont entachés de biais intellectuels, voire de fadaïses, qui comme les fake news ont leur triste succès.

Les végétans arrivent en missionnaires avec une réponse simple à tout. Il suffit de croire en leur dogme et tout va s'arranger. En prime, cela donne une posture de rebelle aux jeunes qui rallient la cause. Sauf que chacun de leurs arguments est entaché de biais intellectuels, voire de fadaïses, qui comme les *fake news* ont leur triste succès. Par exemple, accuser le bœuf de consommer 15 000 litres d'eau par kilo de muscle: le calcul prend en compte la pluie qui tombe sur la prairie... Dire que supprimer l'élevage sauverait le climat est une hérésie. D'une part, l'agroécologie fixe du carbone et de l'eau, comme l'explique Marc Dufumier dans mon livre ; d'autre part, sans les déjections animales pour faire pousser les plantes que consomment les végétans il faudrait encore plus de chimie agricole. Dire que la viande *in vitro* résout la faim dans le monde est tout aussi faux. La faim se combat géographiquement avec les ressources locales pas avec des méga-usines de chair morte. Quant à la santé malmenée par les aliments, les hormones, les antibiotiques utilisés dans la production de viande industrielle, elle court encore plus de risques avec le caractère ultra-transformé des ersatz de viande.

Philosophiquement, que signifierait un monde où l'élevage aurait complètement disparu?

L'élevage est fondateur de notre relation à l'animal et de notre rapport à la nature, au monde. Supprimer l'élevage et les paysans c'est supprimer la plus belle et essentielle médiation que nous ayons avec la nature. Celle qui nous assigne à notre condition animale avec ses responsabilités et devoirs de par notre position sur la chaîne trophique darwinienne. C'est une rupture de la dynamique anthropologique et une négation de la dynamique de la vie. C'est aussi une rupture du lien au sol nourricier tissé à partir de la révolution néolithique. La

production de viande cultivée nous fait aussi basculer dans un autre rapport au temps. Un temps sans limite, disjoint du temps qu'il faut à un animal ou une plante pour grandir. Le temps des clics sur une plateforme numérique pour avoir à volonté n'importe quelle viande imprimée, quelle que soit la saison ou l'heure. Un monde virtuel, aseptisé, sans refus, sans limite. Une barbarie. La barbarie des démiurges 2.0.